

Zeitschrift:	Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne
Herausgeber:	Université de Lausanne, Faculté des lettres
Band:	12 (1937-1938)
Heft:	3
Artikel:	Poètes et écrivains vaudois de 1837
Autor:	Bray, René
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-870059

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

III

CONFÉRENCE DE M. RENÉ BRAY

Professeur à l'Université de Lausanne

POÈTES ET ÉCRIVAINS VAUDOIS DE 1837

C'est en 1772, je crois, que le futur doyen Bridel posait à ses contemporains cette question, qui était en même temps un jugement et même un reproche : « Pourquoi le Pays de Vaud n'a-t-il pas de poètes ? » Le reproche semble d'abord assez fondé. La race vaudoise de l'âge classique a été plus féconde en théologiens, en juristes, et même en naturalistes ou en érudits, qu'en poètes... Ou du moins qu'en artisans du vers. On peut en effet discuter sur le sens du mot poète. Le poète est-il un écrivain qui se sert du langage mesuré ? Est-ce une âme sensible à la beauté diffuse dans l'univers ? Si les Vaudois des XVII^{me} et XVIII^{me} siècles n'ont guère usé du vers, est-il vrai qu'ils n'ont pas senti le charme de leur patrie, qu'ils n'ont pas autant que nous répondu aux sourires du lac, goûté la grâce des prairies et des arbres, qu'ils n'ont pas vibré devant les grands mythes, les grands sentiments, les nobles inspirations ? Le Pays de Vaud n'a pas de poètes, disait le doyen Bridel, fermement résolu d'ailleurs à combler par lui-même cette lacune ; pour ma part, je dirais plutôt des fils de cette terre, pour autant qu'un commerce de près de dix ans avec une partie de votre jeunesse me les ait fait connaître, qu'ils sont plus poètes qu'artistes. Et le passé ne me semble point infirmer le présent.

Le canton de Vaud est un pays où le sentiment poétique est aussi répandu, peut-être plus répandu qu'en toute autre terre de langue française. Dans le contact avec la nature, dans la méditation chrétienne ou philosophique, dans l'enthousiasme pour la patrie et la liberté, dans la mélancolie amoureuse, maint

enfant de chez vous sent que l'émotion qui le pénètre demande à s'exprimer. Il est un peu comme la Pythie sur son trépied et le vers coule de sa plume comme l'oracle de la bouche habitée par le Dieu. Ce n'est point l'inspiration poétique qui lui manque jamais, c'est plutôt le goût et le sens de la perfection artistique. Lausanne n'est pas Athènes. Trop souvent ici, si l'on sent profondément, on exprime maladroitement et on se contente de l'expression maladroite, sous le prétexte qu'elle est prime-sauvage ou naïve.

Ces considérations générales ne sont peut-être pas inutiles pour comprendre ce qu'était la petite société littéraire qui accueillit Sainte-Beuve à Lausanne, il y a cent ans. Sainte-Beuve, qui était poète, qui, toute sa vie, souffrit d'avoir dû renoncer à la glorieuse conquête du laurier qui couronne le poète lyrique, pour se contenter du mérite très inférieur que l'on reconnaît au critique, Sainte-Beuve, qui était poète, trouva à Lausanne l'atmosphère poétique qu'il chérissait et que la vie parisienne elle-même ne pouvait lui offrir que moins pure et plus diluée. Ses étudiants étaient poètes. A la société de Belles-Lettres comme à celle de Zofingue, la jeunesse académique produisait des vers comme le pommier des pommes ou le rosier des roses. Précisons : comme un rosier qui porterait des roses toute l'année. Est-il un seul étudiant vaudois de 1837 qui n'ait pas succombé au démon poétique ? Même le grave philosophe Charles Secretan a fait des vers. Vous en entendrez tout à l'heure de fort jolis. Les professeurs ne le cédaient en rien aux étudiants. Faut-il rappeler l'abondant fabuliste Porchat ? Le pasteur Louis Manuel, l'historien Louis Vulliemin ont couvert des cahiers entiers de leurs épanchements versifiés.

L'exemple le plus typique de cette propension du Vaudois à la poésie me paraît être celui de Vinet. Vous savez aussi bien que moi que la production poétique de Vinet n'est point un péché de jeunesse, que votre grand compatriote n'a pas écrit beaucoup moins de vers quand, grave professeur, il enseignait à Bâle la littérature française ou à Lausanne l'éloquence sacrée que lorsqu'il fréquentait les auditoires académiques comme

étudiant. Sans doute, l'âge venant, il a renoncé à toute une inspiration bachique et satirique qu'il affectionnait à vingt ans. Mais les années n'ont pas détendu sa lyre. Il a toujours senti le besoin de s'exprimer en vers lorsqu'un sentiment puissant l'agitait. Toute crise morale, toute grande émotion se traduisait chez lui en inspiration poétique et le vers recueillait ses transports.

De pareilles natures étaient, à certains égards tout au moins, des plus propres à adopter le romantisme. Goethe et Schiller, Byron et Shelley, Lamartine et Victor Hugo apportaient ici quelque chose qu'on attendait. Sans doute on n'acceptait point tout le romantisme. D'autre part tout un groupe, autour de Porchat, écoutait encore les leçons de Boileau. D'autres ne s'éloignaient pas de Louis Racine et de Jean-Baptiste Rousseau. Mais Lausanne n'est pas si loin de Paris que le triomphe de la jeune école dans la capitale française en 1830 n'eût bientôt sa répercussion dans la capitale vaudoise. On aimait surtout le romantisme élégiaque, Lamartine plus qu'Hugo, Mme Desbordes-Valmore plus que Lamartine, Sainte-Beuve, le Sainte-Beuve des *Consolations*, avec Marceline. On aimait le romantisme des pleurs, certains diraient de la pleurnicherie, le romantisme au long cheveu, au visage pâle, aux yeux levés vers le ciel, au vêtement en désordre, le romantisme du saule et du brouillard, que la gravure de l'époque a tant répandu et même rendu si vulgaire! Henri Durand chantait une romance de Marceline Desbordes-Valmore, en s'accompagnant de sa guitare, dans le salon de Mme Olivier, et les yeux se mouillaient.

On aimait aussi le romantisme historique. Le canton de Vaud participait à l'élan qui instaurait enfin l'étude du passé. De même que Victor Hugo ranimait la France du moyen âge, Juste Olivier illustrait les grands noms de son pays. Qu'il nous suffise de rappeler ses *Poèmes suisses* et de remarquer que le plus grand poète vaudois de cette époque est un historien.

C'est le foyer de cet historien qui était le vrai centre poétique de Lausanne, il y a cent ans. Les *Poèmes suisses* n'étaient guère que des essais d'étudiant, qui pouvaient encore se comparer à ce

qu'écrivaient les camarades de Juste Olivier. Mais *Les Deux Voix* consacrèrent un vrai talent, ou plutôt deux vrais talents, puisque Mme Olivier joignait sa voix à celle de son mari. A la rue d'Etraz d'abord, à la rue Marterey ensuite, ces deux poètes offrirent un asile aux Muses. Et les bienveillantes déesses multiplièrent leurs dons dans ce lieu où un culte si fervent leur était rendu.

Juste Olivier était le maître, toujours accueillant, toujours prêt à aider, toujours bienveillant, que ses étudiants aimait autant qu'ils le révéraient. Il s'était donné une mission. Un jour, il s'était dit : « Et moi aussi, je suis poète. » Et depuis ce jour, sa vie était orientée. Il voulait créer une poésie spécifiquement suisse, et même vaudoise, faire chanter « le génie du lieu », illustrer par le poème en même temps que par l'histoire la gloire de sa patrie. Une jeunesse ardente le suivait. On l'écoutait à l'Académie ; on frappait à sa porte pour lui demander un conseil ou lui soumettre un essai ; on n'oubliait pas de se rendre à ses invitations du samedi.

Caroline Olivier avait sa part dans cette action. Poète elle aussi, elle savait aussi bien que son mari écouter les vers d'un jeune ami, apprécier et juger, conseiller. Au bon sourire de Juste, elle joignait le charme de son regard profond, l'attrait de sa grâce, le feu de sa conversation. Son empire était grand sur cette jeunesse amoureuse du beau.

Cependant il ne faudrait pas voir Juste et Caroline Olivier en face des étudiants comme de vénérables patrons devant leurs disciples. Le maître n'était guère plus âgé que les élèves. Lorsqu'on parcourt l'histoire du cours de Sainte-Beuve, on risque de se méprendre sur la nature exacte des événements et des sentiments si l'on n'a pas présente à l'esprit, constamment, la notion de l'âge des principaux personnages qui animent cette chronique. L'Académie de 1837 était presque une académie de jeunes gens. Sait-on que Sainte-Beuve n'avait pas 33 ans quand il y vint enseigner ? Vinet n'en avait que 40, Juste Olivier n'en avait que 30. Charles Monnard fait alors figure d'ancêtre : il enseigne à l'Académie depuis plus de vingt ans ; mais il n'a pas atteint la cinquantaine. Le philosophe Gindroz y arrive tout juste. Le

latiniste Porchat n'a que 37 ans. Si l'on passe au Conseil d'Etat, Druey, Jaquet ont à peu près l'âge de Porchat et de Sainte-Beuve ; au Conseil de l'instruction publique, William Espérandieu entre dans la trentaine ; le libraire Ducloux n'y arrive même pas et pas davantage Gaullieur, qui dirige pourtant le *Nouvelliste*. Faut-il passer aux dames ? M^{me} Olivier, M^{me} Forel, Herminie Chavannes sont encore dans la saison des roses ; Sylvie Ruchet en est au premier printemps.

Mais revenons à notre propos. Frédéric Monneron est l'élève de Juste Olivier ; de même Lèbre, Charles Secretan, Henri Durand. Du maître aux élèves il n'y a que six ans de différence pour le plus âgé, onze ans pour le plus jeune. On voit mieux maintenant la nature des sentiments qui pouvaient unir à leurs hôtes ceux qui fréquentaient le foyer poétique de la rue Marterey.

On y vivait dans l'atmosphère du romantisme, avec une certaine exaltation intellectuelle et sentimentale, un culte enthousiaste pour les grandes idées, les beaux spectacles, les vers harmonieux et émouvants. Du romantisme aussi, on avait le goût de la mélancolie : on aimait mieux pleurer que rire, s'attendrir que se moquer. Était-ce un pressentiment ? Est-ce l'époque qui le voulait ? Trop de membres de ce petit cercle devaient périr jeunes : Monneron le premier, en 1837, à 24 ans ; quatre ans plus tard, Henri Durand, à peu près au même âge ; enfin Lèbre, deux ans après Durand, âgé de moins de trente ans !

Mais, nous l'avons dit, le romantisme vaudois, le romantisme qui fleurit autour de Juste Olivier, a ses caractères particuliers, qui ne sont pas exactement ceux du romantisme français. Il est d'abord d'essence chrétienne, et même spécifiquement protestant. Il n'est guère de poème de Monneron ou de Durand, ou du Juste Olivier d'alors, qui ne porte cette empreinte. Tous ces poètes rapportent à Dieu leurs effusions. Ils adorent l'œuvre de Dieu dans la nature. Leur rêverie penche naturellement vers la prière ou l'action de grâces. C'est, dira-t-on, la démarche de Lamartine dans ses *Méditations*. C'est vrai ! Mais on remarquera que la méditation vaudoise suppose un Dieu plus proche,

plus familier que le Dieu catholique. Le poète y tutoie son Seigneur ; il lui parle face à face, debout, non à genoux.

D'autre part la religion est ici plus pénétrée de morale que chez les poètes français. Le problème de la conduite y est souvent posé. Comment agir ? Que dois-je faire ? Ai-je bien fait d'agir ainsi ? Dieu est le tuteur et non seulement le créateur. Le poète ne manque pas d'exprimer la perpétuelle inquiétude dans laquelle le maintient une conscience peut-être trop scrupuleuse.

Le culte de la patrie se joint au culte de la divinité. Le poète rend grâces à Dieu de lui avoir donné de vivre sur une terre si fortunée et dans un pays libre. Il chante d'un cœur fervent la grandeur de ses ancêtres libérateurs ; la liberté lui paraît l'un des plus précieux dons du Créateur, un don qu'il faut constamment mériter, que Dieu ne donne qu'à ceux qui en sont dignes. Il chante ses montagnes, qu'il a enfin appris à parcourir, où il ne voit plus d'affreux déserts et de monstrueuses accumulations d'horreur ; il chante son lac ; il chante ses campagnes, ses pâtres, ses troupeaux, ses sapins, ses hirondelles, chaque brin d'herbe, chaque nuage dans le ciel, chaque sourire de l'eau. La poésie vaudoise de 1837 est éminemment locale.

Dans cette nature privilégiée, constante source d'inspiration pour ces âmes romantiques, il est un lieu où les poètes dont nous parlons sont passés bien souvent et qu'ils ont souvent chanté. Il sied d'en rappeler le souvenir en ce jour. Il est au pied de la montagne et domine le lac ; on y voit même au loin la campagne vaudoise, étalée jusqu'à la barrière du Jura. Vous le connaissez : c'est le pâturage des Agittes, devant la Tour d'Aï. Les Bertholet y possédaient un chalet, le chalet de la Sarce, où leurs amis avaient coutume de monter pour prendre quelque repos ou pour passer une nuit avant d'entreprendre une ascension. Ses parois encore aujourd'hui sont couvertes d'inscriptions qui relatent ses glorieuses annales. Sainte-Beuve y coucha en 1839, lors de son excursion de trois jours à la Tour d'Aï et au lac Lioson. Il y était attendu par Henri Durand en 1837 ; mais le temps lui manqua pour y monter. Olivier y vint souvent, et aussi les frères Durand, les frères Monneron, Louis Bridel, les frères

Secretan. Tous, ils ont rêvé devant le prestigieux paysage ; tous, ils y ont médité sur le destin de leur patrie ; tous, ils y ont adoré leur Bienfaiteur. Mainte pièce de vers dans leur œuvre en témoigne.

Pourtant ils n'y ont pas connu seulement des heures graves. Le carnet qui relate le passage des hôtes pour les années 1834 à 1837 est assez amusant. On y voit qu'Edouard Secretan, bien avant les Bellettriens du Revenandray, aimait à y faire ce qu'on appelle maintenant du nudisme, que Lèbre y fut pris de vertiges ; van Muyden y soupira ; Henri Durand y fut atteint d'une curieuse affection, qu'il note sous le nom de mégalotrixantrops : que les hellénistes exercent leur savoir sur ce mot ! Je signale seulement que le contexte semble attribuer cette indisposition à un nuage électrique, à moins que ce ne soit à deux yeux noirs. Voilà qui nous prouve que la mélancolie romantique n'avait pas effacé toute gaieté dans le cercle Olivier. Porchat n'avait pas le monopole de la malice. Caroline Olivier ne manquait pas plus d'esprit que de grâce, ni le troubadour Durand.

Il faudrait caractériser d'une façon plus précise l'originalité de chacun de ces poètes. Le temps nous manque pour le faire congrûment. Le talent de Vinet est le moins varié. On a surtout publié de lui des cantiques et des hymnes, des poésies patriotiques et des épîtres familiales. La pensée y est presque toujours profonde ; la langue y est précise et ferme ; l'harmonie n'en est pas absente. Mais l'abstraction y règne trop souvent, les idées s'y pressent au détriment des images. Sainte-Beuve l'a dit, il y a cent ans, Vinet est plus prosateur que poète. « Ne demandez pas la grande flamme... il pénètre souvent, mais ne dévore jamais. »

Juste Olivier a plus de dispositions pour le vers. Il est à la fois sérieux et gai, profond et léger, naïf et recherché. Ce qui le caractérise surtout, c'est son absolue sincérité, sa fraîcheur d'âme. Son œuvre poétique ne manque pas d'ampleur. La famille et les amis, la nature et la patrie, les problèmes métaphysiques et les questions politiques, la campagne et la montagne, les légendes et les vieux refrains, la tristesse et même la mélancolie

du bonheur ont trouvé place dans ses vers. Ce qui lui fait défaut, c'est ce qui fait défaut trop souvent à la poésie d'ici, non pas le sentiment poétique, mais le sens de la perfection formelle. Il a des bonheurs d'expression ; mais aussi des obscurités et des maladresses, des longueurs, une certaine timidité qui l'empêche de s'exprimer tout entier.

Le plus vraiment poète de tout ce groupe, c'est, je crois, Frédéric Monneron. Autant qu'on peut en juger d'après une œuvre si courte, ébauchée, non achevée, l'œuvre d'un jeune homme de vingt ans, celui-là devait effacer sans contestation possible la parole du doyen Bridel. Il avait tout du poète et d'abord ce qui fait le génie, l'originalité. Tous ceux qui l'ont connu ont remarqué que partout il restait à part. Mystérieux, silencieux, sauvage même, brûlant d'un feu que seul traduisait le regard, plein d'échos d'une autre vie qu'il lui tardait de connaître, ne craignant aucune hardiesse de pensée, à la fois médiatatif et violent, fort et fragile, il a passé parmi ses amis comme un être marqué par le destin. Le milieu dans lequel il vivait l'excitait plus qu'il ne l'influénçait. S'il peint la nature, comme Juste Olivier, il y aperçoit un fantastique que son aîné n'a jamais vu ; il voit l'irréel ; il entend une musique idéale. L'obscurité chez Juste Olivier tient surtout à l'impuissance ; chez Monneron elle n'est pas un défaut, elle est une nécessité, elle est fondamentale. Ni logicien ni orateur, Monneron est poète. Sa poésie est un élan vers un ailleurs immatériel, où l'imagination se joue dans l'insaisissable.

Henri Durand semble d'une autre race. On l'a appelé le gentil menestrel ; il s'apparentait lui-même aux troubadours. Il a surtout passé sa jeunesse à chanter. Il a vécu la guitare en main, composant en chantant. C'est dire que son talent est celui d'un improvisateur, avec les qualités et les défauts de ce mode de composition. Sa poésie est jeune, prime-sautière. Le poète y montre de l'imagination et de la sensibilité. Il aime la vie ; il est sociable, bienveillant, enthousiaste ; il s'enivre de sa jeunesse. Mais il dédaigne le style ; malgré son sens musical, il ne craint pas une cacophonie. Sa facilité le trahit. Mais ne sommes-nous

pas injuste ? Il est mort à 24 ans. Qu'eût-il donné plus tard ?

Il nous semble impossible de ne pas dire un mot de Lèbre. Nature poétique comme celle de ses camarades, il n'a pas écrit en vers ; mais qu'on relise les descriptions d'*Une journée dans les Alpes* ou certaines de ses lettres. Lui aussi, il a senti le charme de la nature, il a aimé et exprimé la poésie du lieu et du temps.

Lèbre, Durand, Monneron, Vinet, Juste et Caroline Olivier, ajoutons Charles Secretan et Louis Manuel, sans essayer de faire une complète nomenclature, voilà le bouquet poétique que le Pays de Vaud offrait à Sainte-Beuve à l'automne de 1837. Il respira ces fleurs avec délices. Chaque soir, chez ses hôtes, il se reposa de ses trop sévères études dans les propos et les lectures d'amis qui lui ressemblaient. Il sentait vivement le charme de ces entretiens. A M^{me} Desbordes-Valmore, il écrivait, un soir d'hiver : « On est poète ici... la poésie du fond y fleurit comme une fleur naïve. » En ce jour où nous célébrons sa mémoire, nous ne pouvions oublier de vous faire respirer, au moins un instant, les parfums, un peu surannés aujourd'hui, mais doux encore, qu'il y a cent ans, répandaient devant lui, du lac à la montagne, les fleurs des poètes vaudois.
